

Ah! ce trouble que l'on nomme jalousie

Christiane Lavoie

Numéro 56, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6458ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, C. (2000). Ah! ce trouble que l'on nomme jalousie. *Brèves littéraires*, (56), 43-48.

Ah ! ce trouble que l'on nomme jalousie

« Allô ! »

À l'autre bout du fil, un ton bourru. Qui l'amuse.

« C'est moi ! minaude-t-elle, je m'ennuie terriblement... Est-ce que... ? »

— Oui, viens. »

Aucune inflexion dans sa voix ne traduisant un quelconque désir de la voir. Elle est déçue. Et hésitante. Ce peu d'empressement la déroute. Sur le chemin la conduisant au repaire de l'ours, elle se reproche sa démarche. « Réfléchis avant d'agir, la semonçait sa mère, n'agis jamais sur un coup de tête. »

Et les coups de cœur ? s'interroge-t-elle. Que lui dirait sa mère des coups de cœur ? En connaît-elle au moins l'existence ? Depuis la mort de son fils, suivant de près celle de son mari, elle s'est repliée sur elle-même. Au propre comme au figuré. Ses vertèbres se sont tassées. Et soudées. En lui courbant davantage l'échine, et en l'affublant de l'affreuse bosse de bison dont Esther ne veut pas hériter. Sa mère a-t-elle déjà ressenti ce qu'elle-même ressent en accourant vers son bien-aimé ? Cet émoi dans le cœur, cet

appétit de tout le corps.

Mais il ne l'accueille pas sur le pas de la porte ; il ne la serre pas dans ses bras, ni ne l'embrasse. Il essuie son pinceau. Avec un soin minutieux qu'elle qualifie de maniaque. Alors que le lit est défait, et que la vaiselle traîne sur le guéridon. Elle enlève son manteau, se tourne vers la toile inachevée. Vautré de travers dans un lit en désordre et recouvert de ses seuls longs cheveux, un long corps de femme au regard langoureux la nargue.

Le lit a été reproduit tel quel : la catalogne rouge et grise, la couverture de laine, les draps froissés... Et, par terre près du lit, les mêmes papiers mouchoirs usagés qui jonchent le sol...

Elle ne sait que penser. Le cœur lui fait mal. Jamais encore elle n'a connu une telle douleur. Pire qu'un dard.

« Qu'en penses-tu ? lui demande-t-il naïvement. C'est ma voisine d'en haut, elle veut faire une surprise à son chum.

— Dans ton lit ! »

La réplique a claqué comme un fouet. Elle ne reconnaît pas sa voix, haut perchée, accusatrice.

« Ce sont ses couvertures, elle n'a pas eu le temps de les récupérer... Son chum arrivait. »

Il s'approche d'elle, la prend dans ses bras. Elle se raidit.

« Qu'est-ce que tu as ? Tu es toute pâle.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es toute pâle, répète-t-elle d'un ton nasillard, sarcastique. Tu me niaisais ou quoi ? »

Se mettre dans un tel état ! Il ne comprend pas.

D'un mouvement brusque, elle se dégage de ses bras, s'éloigne de lui. « Quel innocent ! », se dit-elle. Elle empoigne son manteau, l'enfile.

Il ne comprend toujours pas quelle mouche l'a piquée. Puis, oups ! le déclic se fait.

« T'es jalouse, lui dit-il, moqueur. T'es jalouse ! »

Le ton est presque triomphant. Ma parole, il a raison ! admet-elle, en son for intérieur. Décontenancée, elle baisse la tête. Il s'approche d'elle, lui retire doucement son manteau. L'embrasse.

« Grosse bête ! », lui murmure-t-il à l'oreille, en la serrant de plus près.

Les larmes lui montent aux yeux.

« Tu n'as pas besoin de me le dire, se fâche-t-elle.

— Te dire quoi ?

— Que je suis grosse. »

Elle a sa voix de petite fille, son regard d'enfant, dans lequel brille une peine d'enfant.

Il éclate de rire. D'un long rire communicatif.

« Tu es ma toutoune adorée, lui susurre-t-il à l'oreille, ma belle patapouf... mafflue, fessue, mamelue... »

Il en met. Et à chacun des vilains mots — qui finissent par la dérider complètement —, il la serre de plus près et l'embrasse sur tout le corps.

« Eh, que je t'aime ! », lui dit-il.

Vaincue, prête à croire tout ce qu'il lui dit, elle se laisse conduire près du lit. Il le débarrasse rapidement des couvertures, les lance en tas sur une chaise et récupère les siennes, par terre contre le mur, de l'autre côté du lit. Elle l'aide à les étendre. Mais garde ses vêtements. Malgré les caresses, les longs baisers...

Son corps fait la grève, il boycotte le langage de l'amour. Les formes de la femme étendue sous ses yeux, figée dans une position fort suggestive, l'obsèdent. Elles lui enlèvent le goût de se dévêtir. Et d'être comparée.

Elle s'assoit à la tête du lit, allume une cigarette. La tête appuyée contre le mur, elle inhale longuement en fixant la toile.

Quel calvaire pour une femme d'un certain âge d'être comparée à une plus jeune ! Ou à une mieux faite : la taille fine, le ventre plat, les seins pleins et fermes, les longues jambes... Ah, tout ce mal que se donnent les femmes pour plaire à l'homme aimé !

Alors que les hommes de leur âge promènent allégrement leur calvitie, leurs muscles affaissés, leur grosse bedaine et leur petite bite. Sans gêne apparente. Et sans vergogne. Souvent au bras d'une plus jeune !

Rageuse, elle tire une bouffée de sa cigarette avant de la déposer dans le cendrier.

« Vous n'êtes que des goujats !, lui lance-t-elle, mi-figue, mi-raisin.

— Oui, dit-il, plus tendre que jamais, des pignoufs, voila ce que nous sommes, des malotrus, des salauds, de grossiers personnages... »

Chacun des mots qu'il prononce, étrangement, l'excite. Que lui prend-il donc de se plaire à ce jeu ? Ne lui a-t-on pas enseigné les bonnes manières ? La recherche du beau, du noble ? L'élévation, le respect... ?

« Salaud ! lui lance-t-elle. Tu profites de moi, de ma faiblesse. Tu n'es qu'un abuseur, un scélérat... »

Elle arrête, se mord les lèvres ; elle va trop loin.

Mais, plus elle l'invective, plus il la veut. Il lutte avec elle. Tendrement. La rudoie. Doucement. Dans un corps à corps qui finit par avoir raison d'elle, de sa résistance.

Qu'importe les autres femmes ! Pour le moment, c'est elle qu'il désire.